

Séminaire 2005-2006 : « *Autour du féminin* ».
10^e et dernière séance du 28 juin 2006.

L'IMPOSSIBLE CONCLUSION EN IMPASSE DU FEMININ :

Cela peut se lire, tout d'abord, très différemment...

L'impossible conclusion, est-ce une conclusion impossible ? : il est impossible de conclure, voire, que ce serait une conclusion de, ou mieux, dans l'impossible...Si elle existait. Donc une conclusion *réelle*, c'est-à-dire, en quelque sorte définitive. Le féminin, ce n'est jamais du dé-finitif. Ce serait plutôt de l'in-finitif. De l'infinif présent !

Cette conclusion est-elle alors en impasse, ou est-ce le féminin qui est lui-même en impasse, ou qui se présente comme une impasse conclusive, je dirais, de nature ?

Je pencherais, ce soir, pour cette dernière formule. Le féminin se présente comme une impasse conclusive de nature.

Je ferai, d'entrée de jeu, à nouveau remarquer que ceci est du au fait que, si la féminité c'est de l'Imaginaire, le féminin, c'est du Réel. Le centre, l'épicentre peut-être même du Réel. Ce qui fait du féminin un ininscriptible par excellence, un quelque chose qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire », qui, de ne pas s'écrire, de ne pas s'inscrire, pourtant ne cesse pas. Ne cesse jamais. Ne cesse pas quoi ... ? Je dirais, ne cesse pas de nous désigner ce dont on reste captif. Ce dont on reste captif, a un nom, depuis Freud, cela s'appelle : l'inconscient ! Et, l'inconscient c'est très exactement cela, la face de Réel de ce dont on est empêtré. Voilà le féminin ! Cela n'a absolument plus rien à voir avec la féminité, sinon que celle-ci a été inventée pour recouvrir, cacher, faire oublier celle-là. Refouler celle-là.

On est empêtré de cela : l'inconscient. *Unbewusste*, que Lacan renommera, en Français *une bévue*. Pour dire l'inconscient, sur le tard, Lacan aura à la bouche son terme, constamment, de *L' unebévue*. Et comme vous vous en apercevez, tous les jours, c'est une bévue, puis une bévue, une par une... Cela ne vous rappelle rien ? Mais, si, souvenez-vous, une femme prise *une par une*, le cas de Don Juan. Donc il n'y a jamais « La » femme. Dans le cas de « La femme », le La est barré, car ce n'est « que une par une » qu'elles peuvent être bordées (je laisse mon lapsus pour *abordées*). Une femme, vous l'aurez ainsi déduit, c'est « une bévue ». Une femme, c'est *L' unebévue* pour un homme. Pour une femme aussi. Une femme, lieu présumé, lieu supposé habituel d'accueil du féminin, c'est *L' unebévue* pour l'Autre, par le simple fait qu'elle n'est pas-toute. Pas-toute La femme, pas-toute phallique.

Alors, aucune difficulté à partir de là à retrouver que le point de départ du transfert, de tout transfert, y trouve sa racine, en ce lieu du féminin. Ci-gît le transfert. Point de départ autant que point d'aboutissement, fin du transfert. Le féminin, c'est bien un nom du transfert. C'est même son nom de Réel.

Le transfert, c'est la mise en traitement – comme on dit « mise en perspective » - de la question ouverte par le féminin. Mais le moyen engagé pour ce traitement s'appelle l'amour. Catastrophe ! Catastrophe,...mais nécessité.

Souvenez-vous de cette phrase, d'allure biblique, de Lacan: « Au commencement de la psychanalyse est le transfert ».¹ L'amour de transfert, *Übertragungsliebe*.

Au commencement est le transfert, mais...à la fin également. Une même question, du début à la fin.

En 1977-1978, dans son séminaire intitulé cette année-là *Le moment de conclure*, Lacan énonce à la séance du 10 janvier 1978 :

« La fin de l'analyse c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, ce n'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif et l'inconscient c'est ça, c'est la face de réel [...] de ce dont on est empêtré. »²

Deux fois tourné en rond, on se souvient de la double boucle de la bande de Moebius. Prisonnier, captif, on se souviendra ici de l'histoire des trois prisonniers du *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, texte lacanien de 1945-1946, à quoi renvoie aussi ce titre du séminaire de 1977-1978: *Le moment de conclure*, suivant l'instant de voir et le temps pour comprendre. Deux ans plus tard Lacan dissout son école, un an après, conclusion définitive, il décède en septembre 1981.

Le Réel, c'est donc bien aussi le réel de la mort. Le Symbolique, c'est le symbolique de la parole d'amour, laquelle supporte (est le support) de la jouissance. Entre les deux, traditionnellement cette petite ou grande folie à quoi se résume l'amour. L'imaginaire de l'amour. L'amour dans l'Imaginaire. L'imaginaire du beau et du bien. C'est cet imaginaire du beau, en tant que *moyen*, comme l'appelle Lacan, qui, dans le nœud borroméen, est chargé de la nouaison du Réel (de la mort) et du Symbolique (de la parole d'amour).

En 1973, dans son séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan va soutenir que la psychanalyse est aussi, est sans doute un *moyen*, et qu'elle se trouve être à la

¹ J.Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967...*, *Scilicet 1*, Paris, Le Seuil, 1978, p.17.

² J.Lacan, *Le moment de conclure*, Séminaire 1977-1978, inédit, séance du 10 janvier 1978.

même place, dans le nœud borroméen que l'imaginaire du beau. La psychanalyse, ainsi, par l'intermédiaire du transfert, qui est son bras-armé en quelque sorte, nouerait R et S.

Mais c'est ce que pourrait faire, tout aussi bien, selon Lacan, une autre forme de l'amour qui ne serait plus l'amour de transfert, *Übertragungsliebe*, lequel on le sait et, comme il le répète constamment, est l'amour ordinaire, l'amour narcissique, au cœur duquel, « aimer », « c'est vouloir être aimé ». Une autre forme de l'amour existerait, telle que l'amour courtois en indiquerait la direction, voire le modèle, l'enforme d'un tel nouvel amour. Cet autre amour, cet amour *Autre*, comme on pourrait l'appeler, assurerait la même nouaison entre R et S, mais autrement.

Il y a « l'amour courant », comme il dit, « l'amour tel qu'on se l'imagine » et ce qu'est, ni plus, ni moins, en en prenant la suite, l'amour de transfert. C'est du même tonneau, de la même étoffe. Cet amour de transfert est constamment orienté, vectorisé en direction du *sujet supposé avoir*. Il le vise. Mais attention, le SSS n'est pas un sujet, ce n'est pas la personne de l'analyste, le névrosé longtemps se leurre, c'est un lieu et une fonction assumés par ledit. L'analysant demande du savoir à ce sujet supposé... Du savoir sur quoi ? Du savoir sur l'énigme du féminin qui l'habite, tel un trou tourbillonnant dans ses pensées, et qui n'est autre, en son fond général, que l'énigme du sexe, l'énigme du féminin en l'Autre, c'est-à-dire, en même temps, du féminin en soi, en soi-même. En soi-même comme lieu, aussi, même si l'on est, comme l'on dit un peu facilement, un peu vite, « un homme » !

C'est cet amour dont l'analyse va révéler, délivrer au sujet, toute sa pleine dimension fondamentale de tromperie : « aimer, ...c'est vouloir être aimé ». « Je t'aime, ...pour que tu m'aimes ! ».

Ce nouvel amour, cet amour *Autre*, dont nous parle alors Lacan, cet amour qui aurait une forme « courtoise », réaliserait ainsi une fonction de nouage entre le Réel et le Symbolique.

Mais, qu'est-ce qui spécifierait ou caractériserait ce nouvel amour ? Il serait remarquable en ceci, qu'il se situerait en excès, *au-delà* (le *jenseits* de Freud). Il excéderait.

Il excéderait l'amour de transfert, donc le transfert, parce qu'il excéderait le sujet supposé savoir, ...en quoi ? En ceci qu'il se mettrait, comme ça, à surgir à cet endroit précis de la rencontre avec l'impossibilité radicale d'un savoir inscriptible sur le savoir sexuel, à cet endroit donc de la rencontre avec le « il n'y a pas de rapport sexuel » (sous-entendu, toujours, inscriptible dans la structure). Cette impossibilité, remarquons-le, serait dès lors possiblement suppléée par un *savoir-faire*, ce que Lacan désigne quand il évoque cette étrange pratique médiévale, au premier abord, qu'est l'amour courtois.

Pour cela, il faut - c'est un impératif, lequel est affronté par le sujet dans son analyse -, il faut toucher du doigt ce qui est là et que le névrosé refuse, rejette constamment, car il voudrait du même, du « m'aime », afin de s'identifier, y trouver un semblant d'identité, réduire ou se réduire à l'identique. Ce qui est là à affronter, c'est ce réel de la différence absolue, celle que l'impur désir de l'analyste, selon Lacan, cherche subtilement à promouvoir :

« Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre. »³

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de « différence absolue » ? La différence absolue, eh bien c'est la différence sexuelle, en tant qu'absolue, irréductible, réelle. Elle est dite « absolue », car, radicalement, définitivement, elle n'instaure nul rapport entre les sexes. Le sujet, homme ou femme ne fait jamais l'amour qu'avec son fantasme, ... pas avec l'autre, dont il est radicalement coupé, séparé, irrémédiablement. Il y a du « diable », là-dedans, comme ça s'entend !

Alors, au point où nous en sommes arrivés, que peut-on dire ?

On a vu, tout au long de l'année, qu'il fallait reconnaître qu'il existe une différence de registre entre la féminité et le féminin. Que la féminité est de l'ordre de l'Imaginaire, alors que le féminin ressortit de celui du Réel. Que la féminité est l'apanage, peut-être non-exclusif, ce serait à voir, des femmes, des femmes, en tout cas, majoritairement, telles que la Civilisation et la Culture dont nous héritons et dans lesquelles nous parlons ce soir les promeut, *hic et nunc*. Que le féminin, tout au contraire, n'est l'apanage de personne, mais la question angoissante par excellence, qui tourbillonne pour les deux sexes.

Enfin, nos invités ont mentionné ou insisté sur le fait que le féminin, du côté des femmes, c'est quelque chose qui se joue, non pas « sur » une femme, mais entre deux femmes. En fait, plus rigoureusement encore, on dira, on avancera que cela se passe *entre deux*. Sans avoir à préciser deux...quoi.

Le féminin reste donc une question, et une question toujours remise en circulation entre deux, femmes, hommes, homme et femme. Entre soi et l'Autre. Deux choses, deux méthodes, deux remèdes (comment appeler ça ... ?), dans l'Histoire, ont été inventées pour en traiter : *l'amour*, ...et, quand même plus récemment, *la psychanalyse*.

³ J.Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Seuil, 1973, p.248.

- 1) **L'amour** appelé ordinaire, narcissique, c'est un remède ravageur, une vraie folie : « aimer, c'est vouloir être aimé », lequel amour débouche sur sa dimension structurale, irréversible, de tromperie. Trahison, déception, dépression, névrose. ..Et se renverse en haine, débouche sur la haine !
- 2) **La psychanalyse** qui, tout d'abord en sa naissance freudienne, a mis beaucoup de temps à cerner qu'elle ne faisait que rencontrer et reprendre, plus ou moins maladroitement, à son compte ledit amour ordinaire narcissique sous la forme de l'amour de transfert, *Übertragungsliebe*. Et de commencer à en traiter d'une façon novatrice en le prenant comme le nerf de la guerre.
- 3) Puis vint cet énergumène de Lacan poussant le bouchon du transfert en ce point ultime d'y découvrir que le transfert vise le savoir, qu'il s'adresse au SSS, c'est-à-dire, au travers, en fait au-delà, de la personne de l'analyste qui l'incarne, qui vise ce lieu où il rencontrerait enfin, pour son plus grand profit, ce gisement de savoir sur le sexe qui lui manque, où, enfin, il pourrait savoir ce qu'est le féminin en l'Autre, femme ou homme, c'est-à-dire, du même coup, en lui. Du féminin, en lui.

Eh bien de ce savoir, il n'y a pas. Une femme sur un homme, ou réciproquement, deux femmes, deux hommes, dans cette position que vous imaginez, cela peut vous paraître étrange, mais ça ne fait pas rapport et encore moins « sexuel ». Génital, oui, sexuel, non. Cela fait, au contraire, différence absolue, non-rapport, solitude séparée, indépendamment du sexe anatomique, même l'un dans l'autre. L'intrication des sexes n'est aucunement l'indication qu'il y ait quelque rapport que ce soit. Ce que cherche à contrebalancer ce qu'on appelle « l'amour ». C'est là le sens radical de la canonique phrase lacanienne : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Chacun dans son coin, même ensemble. S'il y avait rapport, *un* rapport, c'est ce qui pourrait constituer un rapport disons « rapportable », autrement que mythique, c'est-à-dire ne ressortissant que de la croyance persuasive de tel ou tel. Ainsi, Tirésias...

Lorsque Tirésias est interrogé sur la jouissance sexuelle différentielle supposée des femmes et des hommes et qu'il répond (par ce qu'il a connu, si je puis dire, les deux côtés) : la part des femmes, dans la jouissance sexuelle, c'est pour elles, les 9/10, et pour les hommes 1/10,...Tirésias sait. Il y a là, pour lui et pour ceux qui l'écoutent et le croient un savoir prétendu du rapport sexuel, sous la forme mathématique d'un savoir universel transmissible, donc d'une fraction, c'est-à-dire d'un bien-nommé « rapport », soit quelque chose qui ressemble à un bout de science.

Quelque chose relie donc, le féminin, l'amour, la psychanalyse, par le biais de la question du transfert.

Le féminin, distingué de la féminité et de la femme, ne pouvait ainsi apparaître à nos yeux comme une question autonome que parce que Lacan, et lui seul, s'était mis à distinguer une tridimensionalité de la question du transfert sous le mode suivant :

- une dimension imaginaire du transfert, essentiellement le transfert chez et de Freud, le transfert auquel Freud se confronte, pas toujours à son avantage ;
- une dimension symbolique du transfert, celle que Lacan introduit avec la notion de grand Autre symbolique, celui qui fait qu'il y a un acte de parole – « Dans son essence, le transfert efficace dont il s'agit, c'est tout simplement l'acte de la parole. Chaque fois qu'un homme parle à un autre d'une façon authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert, transfert symbolique – il se passe quelque chose qui change la nature des deux êtres en présence. »⁴ - ;
- une dimension réelle du transfert, implicite, latente chez Lacan, mais parfaitement repérable telle que votre serviteur s'est cru bon de l'avancer, ici, devant vos oreilles et dans un séminaire tenu à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière de 2003 à 2006.

Lacan lui-même peut être surpris à en parler. Exemple :

« Je préfère laisser à la notion de transfert sa totalité empirique tout en marquant qu'elle est plurivalente et qu'elle s'exerce à la fois dans plusieurs registres, le symbolique, l'imaginaire et le réel. »⁵

Mais cette dimension de Réel du transfert est presque mise de côté, apparemment, dans la citation suivante, bien qu'il faille faire attention à ce qu'introduit la conjonction « sinon » :

« Le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon⁶ l'apparition, dans un moment de la stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets. »⁷

Le Réel, cela fige, et provoque une stagnation. La tête de Gorgone qui est un nom du féminin, vous fixe là, et la dialectique d'où procède le mouvement d'avancée de l'analyse se fige, et vous avec. L'art de l'analyste consiste à vous dé-con-geler tout ça. J'allais dire question de « doigté ».

La constitution de ses objets, pour le sujet, c'est la question des objets petit *a* et la construction de son fantasme fondamental. Et comment le sujet constituerait-il ses objets, ses objets *bouche-trou*, si ce n'est à partir du trou réel du féminin ? Les objets *a*, tels qu'ils nous « regardent » - car ce sont eux, ne l'oublions pas,

⁴ J.Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Séminaire I, 1954-1955, séance du 17 mars 1954, Seuil, 1975, p.127.

⁵ J.Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, opus cité, p.130.

⁶ C'est moi, JML, qui souligne.

⁷ J. Lacan, *Ecrits, Intervention sur le transfert*, 1951, Seuil, 1966, p.225.

qui nous regardent, et non l'inverse, comme l'histoire de la boîte de sardines à l'île de Ré de Lacan, adolescent en vacances, qui s'entendît dire « si tu ne la vois pas, elle, elle te regarde », comme le lui signifia sans ambages le jeune garnement de pêcheur avec lequel il avait embarqué), les objets *a* sont de l'Imaginaire dans leur abord, car ce sont des images d'objets *a*, des *i(a)*, même si, à la limite, ils réfèrent nécessairement au Réel en venant, c'est précisément leur fonction, le boucher, l'obturer.

Mais, de fait, il nous faut remarquer que c'est l'analyste qui va occuper cette place du Réel, par sa *présence*, laquelle est référée au savoir à partir du séminaire sur le transfert de 1960-1961, le modèle du sachant, ou du supposé savoir étant Socrate.

« [...] c'est à la place même où nous sommes supposés savoir que nous sommes appelés à être et à n'être rien de plus, rien d'autre que la présence réelle et justement en tant qu'elle est inconsciente. »...car le désir du psychanalyste est « la place qu'il doit offrir vacante au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre. »⁸

S'il n'y a pas de savoir sur l'énigme du sexe, c'est par ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Le sexe, cela ne cesse pas de ne pas s'écrire. Qu'il faut entendre aussi ainsi : même de ne pas s'écrire, cela ne cesse pas, ne cessera pas..

On en est là, dans notre progression, si progression il y a. Il n'y a pas de savoir sur le sexe, inscrit quelque part, dans un lieu du savoir à conquérir, car il n'y a pas de rapport sexuel qui délivrerait un tel savoir, parce que, tout bonnement, il n'y a pas de rapport du tout.

S'il y a un savoir, il est au mieux à produire, pour un sujet, chaque sujet, un par un. Un savoir nouveau est donc quand même possible, issu exclusivement, non pas d'un gisement de savoir qui se trouverait chez l'Autre, déjà là, psychanalyste y compris, mais issu, produit par un savoir-faire du sujet lui-même. Quel savoir-faire ?

Au moment de son séminaire de 1976-1977, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*⁹, à la séance du 16 novembre 1976, mais aussi, d'une manière plus générale au cours de tous ces derniers séminaires des années 1973 à 1980, Lacan avance, il semble y insister, je m'en souviens, j'y étais, que la fin de l'analyse consiste rigoureusement à s'identifier à son symptôme, son symptôme qui peut être, qui est habituellement son partenaire sexuel, et que, comme il l'énonce, cela veut dire, précisément, « savoir faire avec ce symptôme, savoir le

⁸ J.Lacan, *Le transfert...*, Séminaire VIII, Seuil 1991-2001, séance du 11 janvier 1961.

⁹ J.Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, Séminaire XXIV, 1976-1977, inédit.

débrouiller, le manipuler ; savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image. »

Quelques jours après, à la rentrée, le 11 janvier 1977, il apporte une précision : quand il emploie, dit-il, l'expression « savoir y faire » avec le savoir, le « y faire indique, dit-il, qu'on ne prend pas vraiment la chose en somme en concept » et que dans l'hypothèse de la psychanalyse, c'est toujours le dire qui prime, il dit le « dire qui secourt », soit le discours, référé aux quatre discours qu'il a construit récemment.

Le 18 janvier 1977, nous sommes à la séance suivante et Lacan va répondre à une question en énonçant que « l'art est un savoir-faire et le symbolique est au principe de faire. »

Ainsi, l'humour, par exemple, ou l'équivoque, les (quatre) discours, l'art, l'écriture, y compris celle des nœuds borroméens, sont autant de savoir-faire, ou de savoirs « y » faire avec le symptôme, le monde, l'autre et l'Autre, le sexe, et...*in fine* le féminin, le féminin pris ici comme symptôme crucial de tout être humain, qu'il soit femme ou homme, consécutif d'un impossible à penser de ce trou dans le Réel du sexe à quoi se résume le féminin en chacun.

Le 10 mai 1977, il précisera que, lorsque l'on est dans le discours psychanalytique, la liaison dans la paire signifiante S1-S2 est rompue. Le signifiant maître, S1, ne représente plus le sujet pour le signifiant S2, soit le savoir. Cette rupture, il la désigne du grand A barré. Et c'est cette rupture qui présente, qui est une présentation, de l'inconscient.

Ce séminaire de *L'insu* regorge de références et d'interférences entre l'écriture des quatre discours et celle des nœuds borroméens avec laquelle, d'ailleurs, Lacan n'arrête pas de faire des erreurs, de se tromper, de faire des « bévues », qu'il reprend pour en produire d'autres, encore... Il les commente et recommande à ses auditeurs et élèves, se donnant lui-même en exemple, de se rompre - comme on se rompt à une discipline -, de se rompre à la technique d'écriture des discours et des nœuds en y incluant toutes les bévues qu'on y fait en cette situation et sur ce mode. Il montre que la « bévue » est parfaitement corrélative d'un savoir-faire, ce qui s'explique par le fait, dit-il, que tous deux, bévue et savoir-faire ne prennent pas la chose, et spécialement ici, l'inconscient, en concept. Car il faut sortir de la coalescence, comme l'appelle Lacan, entre la structure du sujet et le SSS. Comment ? Par quelle voie ? En provoquant une déhiscence, cette sorte d'ouverture spontanée à maturité entre structure et sujet supposé savoir, seule possibilité pour changer de discours.

Le féminin, en somme, alors, qu'est-ce que c'est ? C'est un bout d'inconscient, c'est-à-dire quelque chose qui est à prendre, à aborder, autrement que par le savoir, le savoir universitaire, le savoir sexologique, anatomique, physiologique, scientifique, tout ce que vous voudrez, génétique, etc...C'est un bout

d'inconscient qui fait symptôme pour chacun, pour chacune et qui est à aborder surtout pas « en concept » comme y insiste Lacan. Mais, en revanche, il peut être, il doit être abordé par l'analyse, par ce que l'on appelle depuis plus d'un siècle, non pas la psychiatrie, non pas la psychologie, non pas la psychothérapie – il n'y a rien, ici, à « psychothérapeute » ! -, mais qui s'appelle, depuis plus d'un siècle maintenant, *une psychanalyse*.

Bien sûr, il faut s'accrocher (c'est une équivoque qui se vit à deux corps). Car une analyse, c'est bien de l'ordre de *l'accroche*. Mais c'est une histoire complètement folle. Car il ne faut pas se décrocher trop tôt non plus, croyant que ça y est, merci, au revoir, ou plutôt adieu ! Je suis maintenant un/une enfant sage. Vous me gênez avec vos questions, j'ai mes réponses, elles me suffisent. Tchao !

En 1978, deux ans avant la dissolution de son école, Lacan dira aux Assises de Deauville :

« Comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle. Pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes ? Tout le monde en a étant donné que tout le monde est névrosé, c'est pour ça qu'on appelle le symptôme, à l'occasion, névrotique, et quand il n'est pas névrotique les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique. »

Je crois qu'il faut entendre que celui qui vient vous demander cela, cette chose absolument folle qu'est une analyse, est un « psychotique », mettons-y les guillemets (je laisse à nouveau ici mon lapsus d'écriture), un psychotique entre guillemets, mais *un psychotique à symptôme névrotique*. C'est la seule *lecture*, à mon avis (après trente ans de pratique), possible, qui puisse rendre audible, intelligible et cliniquement pertinente cette phrase apparemment contradictoire de Lacan.

Je vous remercie.